

CENDRINE VARET



**ON NE REMERCIE
PAS
LES MIRACLES**



ROMAN

Cendrine Varet

On ne remercie pas
les miracles

© Cendrine Varet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4323-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Gabrielle, ma mère.
Pour Morgan, mon frère.
Vous, mes premiers réflexes, ce livre vous est dédié.*

« Je vais vous apprendre à vivre et vous allez m'apprendre à mourir. »
(Chaplin à Oona)

Oona et Salinger, Frédéric Beigbeder

0

De l'infini

Et tout commence

Le Petit Vieux a déplié son doigt fourchu, l'a tendu aux étoiles, et la Voie lactée a aspiré le vieil homme si délicatement qu'il a disparu de la surface de nos vies sans laisser la moindre trace, sans faire le moindre bruit, sans le moindre crissement de râle, sans la moindre rigole d'humidité au coin des yeux.

Sans le moindre rictus de regrets.

Aucun souffle n'a fait écho dans les plis de la montagne.

Un tout petit caillou se détacha de la paroi rocheuse, roula sur la terre friande, traversa les herbes rases d'un vert tendrement moelleux, ricocha dans l'opalescence d'une frêle cascade, sautilla par-dessus les pimprenelles et s'échoua aux pieds de Champa.

Le Petit Vieux était heureux.

Sa petite Champa avait accompli des miracles.

Des myriades de miracles rien que pour lui.

On ne remercie pas les miracles.

1

Le soleil de la mort

Aujourd'hui on m'appelle le Petit Vieux, mais avant d'être vieux j'étais petit oui

Quand j'étais petit, parce que oui je l'ai été c'est vrai tu peux me croire, les Vieux avaient l'habitude de mourir comme ils vivaient. Et là où ils vivaient. Seuls ou accompagnés. Chez eux ou sous les étoiles. Isolés ou entourés. Malheureux ou bien heureux. Oubliés avant l'heure ou retenus jusqu'à la dernière minute.

Malades ou en plein soleil. Dans leur sommeil de mort.

Moi, je veux mourir tel que j'ai vécu, maître de mes actes et de mes pensées. Je veux mourir vivant et libre, à côté de mon chien. Oui j'insiste, c'est ainsi que je veux mourir.

Je porte mon dos courbé comme l'ongle incarne le doigt insensiblement douloureux du diabétique de la chambre d'à côté. Le poids des ans n'a rien à voir là-dedans. Au contraire, plus les années passent, plus je me sens léger. Il s'agit simplement d'une colonne vertébrale vertigineusement torsadée qui au fil du temps a pris des plis indéplissables. Une véritable courbure de virage en épingle. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Ne va pas chercher plus loin, les ans ne me pèsent pas. Au contraire, plus les années passent, plus je m'évapore, moins je me pèse. Je flotte autour du temps qu'il me reste à vivre, je pense déjà mon avenir comme un passé proche. Si proche déjà. Non, ce qui me pèse ce sont les autres. Et la vie d'*ici*.

2

La vie en retrait

Mon Alibi

Ici ça sent le vieux à tous les étages.

Ça sent la vieille peau qui pue.

La vieille popote des cuisinières sous vide.

Ça sent la douche une fois par semaine.

Ça sent l'oubli.

Je connais les odeurs de toutes les urines. J'en ai les narines imprégnées imbibées comme un anonyme des incontinents. L'urine de celui qui s'oublie plusieurs fois par jour, celle oubliée dans les plis des chaussettes, celle collée aux rides du pantalon, celle que l'on dissimule sous le matelas, celle qui dégouline dans les savates, celle arrivée trop tard aux toilettes.

L'urine que l'on ne peut plus retenir.

Semblable aux souvenirs : ceux que l'on ne retient plus et tous ceux qui ne nous retiennent plus à la vie.

Je suis *ici*, dans cet établissement sous haute surveillance, depuis déjà bientôt dix mois. Ma détention provisoirement permanente. C'est sûr, « l'éternité, c'est long. Surtout vers la fin » comme le laissent supposer ces mots que se disputaient Kafka et Woody Allen.

Lorsque Victor, mon kiné depuis de nombreuses années désormais, est entré chez moi, là-haut dans ma montagne, il m'a retrouvé inerte sur le sol en bois de mon chalet. J'étais violet et froid comme la mort. J'étais étendu là depuis au moins deux nuits, cerné par *mon* urine. Un hors d'œuvre avant la maison de retraite, petit échantillon de ma vie à venir.

Mon Alibi était assis à côté de moi et me reniflait régulièrement les cheveux. Ça me chatouillait le crâne. Parfois il venait lécher mon oreille, ça me faisait frissonner et me tenait en éveil, en état de conscience. Ce chien avait dû apprendre les premiers gestes de secours dans une autre vie ! Il glissait le bout de sa truffe à l'intérieur de mon poing recroquevillé, en forçait le passage pour déplier mes doigts engourdis et raidis par le froid d'une mort proche, et la chaleur de son souffle se diffusait dans tous les plis de mon corps. Et à mon âge je peux te dire que ce ne sont pas les plis qui manquent... Mon pauvre Alibi en perdait haleine d'aboyer depuis deux jours. Mais pour qui ? Pour quoi ? Ses jappements ricochaient sur les parois des montagnes pour se perdre, essoufflés et

étouffés, au fin fond d'une crevasse. Te fatigue pas mon vieux, c'est la fin, c'est pas plus compliqué que ça. Ce qui m'ennuie le plus dans cette histoire c'est que je vais te laisser seul, tout seul ici, toi qui n'es même pas capable de dégoter le moindre moucheron à te mettre sous les crocs. Tu vas vite crever de faim mon pauvre vieux clébard. C'est pas comme ça que je voulais que ça se termine toi et moi. Ah ça non, tu peux en être certain ! Je ne t'ai pas sorti du chenil pour te laisser crever de faim, de soif et de désespoir tout seul dans la montagne. Quel maître indigne je fais là. Tout ça je te le dis dans ma tête et tu ne peux pas l'entendre. Ce fichu malaise m'a coupé la chique et j'arrive même plus à te parler pour te rassurer mon vieux.

Lorsque les secours sont arrivés, Alibi était allongé de tout son long sur mon corps alors presque sans vie, telle une couverture de survie, ultime rempart contre les assauts d'une mort lente mais cruellement certaine. En m'enveloppant ainsi de sa chaleur, Alibi était parvenu à me maintenir en vie et à sauver ma pauvre vieille carcasse. Y a pas à dire, un chien à poils longs c'est peut-être pénible à toiletter mais ça rend bien service le jour où vous êtes laissé pour mort sur le sol frigorifique de votre chalet.

Ils m'ont transporté en hélicoptère jusqu'à l'hôpital car pour venir chez moi c'est soit en âne soit en hélicoptère. Ils ont préféré un moyen de transport plus moderne, plus obéissant et plus rapide que l'âne. Plus coûteux aussi. C'est leur choix. Moi je n'étais pas pressé d'aller à l'hôpital.

« Mon Al... mon Alibi... je veux...

— Chut, calmez-vous monsieur.

— Je veux mon Al... mon Alibi avec moi.

— Plus tard, on verra plus tard. Ne vous inquiétez pas pour votre chien, ma collègue va s'en occuper.

— Pauvre... con... tu peux pas com...prendre.

— Chut, reposez-vous maintenant, on va décoller. »

Ils n'ont pas voulu prendre Alibi dans l'hélicoptère, « c'est pas hygiénique » qu'ils m'ont dit plus tard à l'hôpital quand je me suis réveillé. Quand je vois où ils m'ont mis aujourd'hui, je me demande ce qu'ils entendaient par « hygiénique ».

Ils m'ont ensuite expliqué qu'une dame de la SPA était venue chez moi pour récupérer mon chien et le mettre à l'abri dans un chenil jusqu'à ce je puisse venir le chercher ; dans le cas contraire, il demeurerait chez eux en attente d'une adoption.

Mon pauvre Alibi, c'est vraiment pas la vie que je t'avais choisie ça, pas du

tout. Pardonne-moi mon pauvre toutou, je ne t'abandonne pas tu sais. C'est la vie qui nous abandonne.

À l'hôpital ils m'ont fait toute une batterie d'exams et ont trouvé un cancer, une tumeur au cerveau. Quand le médecin chef de service m'a dit que j'avais une « tumeur », j'ai d'abord entendu « tu meurs » et là je me suis dit qu'il allait vraiment trop loin ce petit con. Comment pouvait-il se permettre de me tutoyer ? Il avait au moins trente ans de moins que moi, un peu de respect pour les vieux tout de même !

C'est seulement lorsqu'il m'a montré les clichés de l'IRM et que j'ai vu l'intérieur de mon cerveau que j'ai réalisé que j'en possédais un ! Ce n'est pas rien pour un ancien flic de quatre-vingt-trois ans de découvrir qu'il a un cerveau...

Oui, je suis flic, enfin je l'étais. La Fouine qu'on m'appelait. J'ai quatre-vingt-trois ans et des poussières. C'est important les poussières à mon âge. Il n'y a d'ailleurs plus que cela qui compte. Je me prépare à devenir une petite poussière toute légère et translucide, mais si compacte qu'une fois installée dans l'œil du diable celui-ci ne pourra plus s'en débarrasser, même en se rinçant l'œil sur toutes les pépées à la ronde des enfers.

Je suis veuf. Et à ma connaissance, je n'ai pas d'enfants.

Et ici, dans l'établissement qui a choisi de m'héberger, on m'appelle toujours La Fouine. Mais on m'appelle aussi parfois le Petit Vieux.

Voilà, je crois que vous avez fait le tour de moi. Tout est dit.

Ou presque.

Car le reste, ce qui vaut vraiment la peine d'être vécu et donc cité, je le vis actuellement. Je le vis sur le tard, sur le bien trop tard hélas. La cerise sur le gâteau. Mais la grosse cerise, plus grosse que le gâteau même. Je suis un petit malin, j'ai gardé le meilleur pour la fin. *La* meilleure.

Si on m'avait dit un jour que je vivrais le meilleur de ma vie dans cette pourriture de maison pour vieux rabougris, je n'y aurais pas cru du tout. Mais pas du tout.

L'équipe médicale m'a alors expliqué que je ne pourrais pas rentrer chez moi et m'a envoyé à la Mort De Rire, la MDR, autrement dit la Maison De Retraite.

Sans mon chien. Alibi.